



PRESSE

BARBARA NAVI

H GALLERY

Directrice et Fondatrice :
Hélianthe Bourdeaux-Maurin

90, rue de la Folie-Méricourt
75 011 Paris

+33 (0)1 48 06 67 38
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr



ENTRETIEN

BARBARA NAVI

Aborder une toile de Barbara Navi nécessite d'aller au-delà d'un état contemplatif, de dépasser cette sensation première de brouillages de signes et de repères, afin de se laisser - aspirer - par le faisceau de relations invisibles qui se créent entre les éléments qui la composent. Les visions de chaos et les profondeurs sombres qui interrogent au premier regard n'ont en effet pas vocation à nous maintenir à distance de ses œuvres, mais à nous donner au contraire accès à leur dimension intérieure. La pluralité des références, l'inversion ou la répétition des motifs, opèrent un renversement de la perception qui fait que se noue progressivement une intimité avec elles.

L'approche autodidacte lui a permis, nous dit-elle, d'envisager la peinture - en toute autonomie -, de manière libre, au point de développer sa pratique dans des degrés

d'abstraction et de figuration toujours variables, sans jamais céder au discours, à la narration, ni à l'académisme. L'irrationnel, la dimension hallucinatoire, la déréalisation de l'espace ont pour effet, dans ce que l'on pourrait nommer un réalisme magique, d'activer notre part sensible, de nous donner une perception accrue du réel, de notre propre situation dans une époque désorientée qui cherche, dans le déferlement des théories et des images, un sens à son existence. Barbara Navi restitue ces interrogations, sans en juguler la violence, sans en masquer la part sombre, mais en les inscrivant dans un tout cohérent, pour en faire une pensée active ouverte sur d'autres possibles. Elle nous permet de prendre conscience de nous-même dans un monde redevenu enfin habitable. Claudel ne disait-il pas que - connaître, c'est rendre - ?



Urbavioief. 2019. Huile sur toile, 130 x 100 cm, Courtesy artiste et H Gallery, Paris

ENTRETIEN - BARBARA NAVI

D'où proviennent les images présentes dans tes tableaux ?
Je suis inspirée par tout ce que je peux voir et je ne m'intéresse rien dans le choix des images. Si beaucoup proviennent d'un fonds d'archives personnelles constitué de milliers de documents aux origines diverses, d'autres sont des visuels issus de films que je réalise moi-même. Je n'utilise pas ces images telles quelles, je les associe entre elles. Surtout, ce qui m'intéresse dans une image, c'est son côté accidenté. C'est pourquoi il m'arrive en amont de travailler sur des déformations ou des aspérités accidentelles, quitte à attendre une forme d'abstraction dans la figuration.

Comment sélectionnes-tu des images ? Cherches-tu à créer des effets particuliers, des associations, des perturbations ?
Je travaille beaucoup par associations libres en faisant appel à ce que j'ai en mémoire ou sous les yeux pour créer des correspondances entre mes documents. Je commence souvent par poser des formes abstraites que je laisse à l'état d'ébauches ou que je travaille pour leur donner un aspect plus abouti. Il m'arrive aussi au contraire de les tirer vers l'informe. En fait, j'ai besoin de restituer sur la toile ce qui se passe sur la palette. Il est important que ce travail de mise en œuvre picturale soit lui-même visible, que le spectateur en perçoive la trace, qu'il sente qu'en tant que peintre je donne vie à une matière. Petit à petit, en traçant les contours, je crée un univers qui m'est propre à partir de la matière informelle.

Peut-on dire que tes toiles contiennent tes ressentis et tes émotions ?
Partir de mes états d'âme est pour moi un bon moyen de rester au plus près de la singularité de ma démarche. C'est la musique qui me donne la trame et le rythme intérieur durant les longues séances de travail. Je peins toujours en écoutant de la musique. Ne faisant jamais d'esquisse au préalable, chaque tableau est en soi une aventure dont le temps d'exécution est relativement long. En cours de réalisation, il peut y avoir des corrections, des repentirs. Aussi, viennent s'amalgamer en continu dans mes toiles des détails, des souvenirs, des mots qui n'obéissent pas à un souci de narration définie. Les univers que je peins sont flottants, abyssaux - une absence de fondation qui rejoint mon questionnement sur les racines, et sur les origines multiples de ma famille. Un désir de liberté provient aussi de cette absence de fondation. Je veux que mes tableaux fassent ressentir des liens de correspondance sous-jacents. C'est extraordinaire de voir comment un tableau peut rassembler les gens à travers ses trames sous-jacentes ! Il n'est jamais épuisé et donnera toujours du fil à retordre. En ne le fixant pas dans un discours préalable, il reste en lui-même ouvert à l'interprétation.

*Je peins directement sur la toile
avec une certaine gourmandise.*

N'est-ce pas dans la profondeur de la relation entre les images, dans l'invisible, la perte des motifs eux-mêmes que se trame l'enjeu de tes tableaux ?
Si dans mes compositions les éléments présents peuvent donner l'impression qu'ils n'ont pas de lien évident, il existe toutefois entre eux cette cohérence sous-jacente implicite



Le Pacte, 2021. Huile sur toile, 60 x 80 cm
Courtesy artiste et H Gallery, Paris
Collection particulière, Marseille



L'Échappée, 2021. Huile sur toile, 150 x 150 cm
Courtesy artiste et H Gallery, Paris

ou inconsciente. Je crois sincèrement que c'est cette part d'implicite ou d'inconscient qui touche la sensibilité de ceux qui regardent mes toiles, bien plus que les motifs conscients ou narratifs. J'essaye d'être dans la suggestion. Les gens perçoivent des motifs dans ses formes allusives, ils imaginent des liens qui leur permettent de reconstituer la part manquante. Ils m'apprennent des choses que je n'avais pas perçues moi-même et qui m'éclairent sur l'œuvre et, à travers elle, sur moi.

ENTRETIEN - BARBARA NAVI

N'y a-t-il pas une part de schizophrénie dans le fait d'être artiste ?

L'artiste doit faire face à ses contradictions, être sensible aux voix du dehors comme à ses dialogues intérieurs. Si la schizophrénie désigne un trouble de l'identité, alors oui, il faut en accepter le risque, il faut sortir de soi-même, questionner cette part d'étrangeté en nous-même. Les questions du double, de la géométrie, de la connivence secrète entre les choses sont omniprésentes dans mes œuvres et expriment cette étrangeté. Elles participent à la dynamique des tableaux, au fait qu'ils sont dans un dialogue permanent entre eux. Le double, qu'il s'exprime à travers deux personnages, ou bien à travers le dédoublement d'un motif ou d'un élément isolé du paysage exprime cela, c'est-à-dire le risque d'un écart, d'un trouble, comme les images inversées peuvent exprimer le doute ou l'opposition. Je construis mes tableaux comme des échafaudages en déséquilibre, qui menacent à tout moment de s'effondrer mais qui sont malgré tout tenus in extremis. Je crois qu'être artiste, cela comporte toujours cette forme de mise en danger, cette prise de risque. Pendre, pour moi, c'est avancer à tâtons comme un funambule, sans trop savoir où je vais. Le brouillage des échelles ou les inversions de proportions expriment aussi ce déséquilibre et donnent l'impression que l'œuvre nous regarde ; et que finalement c'est nous qui sommes mis en perspective par elle, que nous nous trouvons aspirés dans son fond imaginaire.

Un brouillage et des inversions qui relèvent de la magie du peintre, de sa capacité à manipuler réel et imaginaire, une magie qui apparaît d'ailleurs dans les titres de tes œuvres *Sortilège, Talisman, Au Bois Dormant...*

Le rapport à la magie, qui est effectivement présente dans mes peintures, je l'interprète de plusieurs manières. La première est en lien avec ma famille méditerranéenne, chez qui les croyances résultaient d'un mélange assez libre de superstitions, de magie et de religion. Peut-être est-ce de là que vient ce mélange de réalisme et de fantastique dans ma peinture, un mélange qui continue toujours à m'inspirer. Ma façon d'appréhender la figuration, par des touches fragmentées de couleur, participe également à cette magie. Mes amis peintres s'étonnent souvent de me voir « travailler à l'envers », car j'aborde un motif non comme une entité pleine, mais en dessinant les vides autour de lui, donc en faisant totalement abstraction de ce qu'il représente. Cette façon de procéder me laisse en fait très libre dans l'exécution, et me permet de ne pas me préoccuper de la fidélité au modèle, ni de toutes les contraintes inhérentes à un rendu réaliste, même si ce dernier s'avère au final assez juste. La magie réside peut-être dans cette apparition soudaine et démiurgique des formes à partir des effets de brouillage et des touches fragmentées de couleur.

La peinture permet d'exorciser notre part d'ombre.

Cette manière très libre d'aborder la peinture ne se retrouve-t-elle pas aussi dans le caractère mouvant à la fois dans la touche, les formes et même dans le traitement de la couleur de tes toiles ?

J'ai toujours à l'esprit que tout est mouvant, en train de se faire,

de se former. Au moment où je vous parle, je ne suis déjà plus la même qu'au début de cet entretien. Cela est valable pour toute chose. Cette épreuve de la temporalité est très présente dans mon travail car je ne représente pas quelque chose de figé mais ce qui est en mouvement, un événement qu'on a du mal à identifier, mais qui est en train de se dérouler. Mon travail a par ailleurs une dimension science-fictionnelle, faisant coïncider, se croiser ou s'interpénétrer des espaces et des temps parallèles et incompatibles ; ce qui donne l'impression d'un temps hors du temps et comme suspendu. Un effet similaire naît de la manière dont je décompose la couleur (tout comme je fragmente la touche) dans toute l'étendue de son spectre. Mon tableau *Ultraviolet* (2019) est un bon exemple de cela. Ce caractère mouvant fait que la trame figurée peut changer, se dissoudre et même disparaître.

Cette bascule, cette instabilité, cet appel du néant, peuvent-ils être l'expression aussi d'un retournement positif des multiples enjeux que doivent résoudre nos sociétés ?

Mes œuvres expriment des inquiétudes, portant sur les problématiques qui habitent notre époque, notamment la question de l'écologie. De plus en plus, je suis attirée par des motifs qui ont une dimension atmosphérique forte, évoquant un chaos, un danger, mais qui laissent aussi entrevoir une ouverture, une possibilité heureuse, à travers des faisceaux de lumières et de couleurs, à travers leur espace enchanté. Une manière pour moi d'imaginer peut-être un nouveau monde dans lequel il serait possible de vivre heureux malgré tout. Je pense à mon triptyque *Nouveau monde* présenté récemment à Art Paris par la H Gallery. C'est un tableau qui associe une atmosphère d'inquiétante étrangeté et de douceur enchantée. Je pense aussi au tableau *Vertige* (2010), il exprime une forme de bascule, un écroulement ou une avalanche qui restent suspendus, alors même que deux personnages minuscules vivent leur romance au bord de ce vide. Je donne à voir une menace et en même temps sa possible conjuration.

Née en 1970 à 3 Boulogne-Billancourt
Vie et travaille à Paris
www.barbaranavi.com

Représentée par H Gallery, Paris
www.h-gallery.fr
et par The Grass is Greener Gallery, Leipzig
www.thegrassisgreener.de

Expositions récentes (sélection)

- 2021
Fever, exposition personnelle, H Gallery, Paris
Art Paris Art Fair, Stand de H Gallery, Paris
Chemins de Revers, exposition personnelle, Eglise Notre-Dame, Fontvieu (Gers), duo Show, The Grass is Greener Gallery, Blumundgrünert, Leipzig
- On échève l'un et l'autre, H Gallery, Paris
INSPIRE E.S. DAC Paris/Berlin, Orux
- 2020
Étrava, exposition personnelle, Galerie Belam, Paris
Mise aux diables ? Galerie Belam, Paris
Tableaux Personnels, Commissariat L. Hossopad, E. Rigoaudi, N. Tourte
S. Bottole Gaudichon, Musée Boroh De Puyot, Ballad
Ouvrages de Dames #1, Galerie Valérie Delouray, Paris
Paysages, Prises, La 60, Saint-Denis

Actualités
Du 07 au 10 avril 2022
Art Paris Art Fair, Stand de H Gallery, Paris

Octobre 2022
Exposition solo, Centre d'art À cent Mètres du Centre du Monde, Peignepan

ENTRETIEN - BARBARA NAVI



Bridge, 2010. Huile sur toile, 130 x 160 cm. Courtesy artiste et H Gallery, Paris

MIROIR DE L'ART



Barbara NAVI

FEVER



A L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ TRADITIONNELLE DE SA PEINTURE SE MÊLE LA FIÈVRE D'UN MONDE EN PROIE A UN FUTUR INCERTAIN...

Il n'y a pas d'histoire de cet art. Le voir, que nous n'arrivons pas à saisir, nous donne l'impression d'être devant un monde étrange. C'est cette même fièvre qui est au cœur de l'œuvre de Barbara Navi. La fièvre qui ne distingue les cartes du visible, déconstruit le réel sous des drapeaux médusés, salvateurs peut-être mais aussi inquiétants. Rien de plus naturel, puisque la peinture de Barbara Navi est imprégnée depuis toujours par une inquiétante étrangeté. Mais pour nous, il s'agit de peindre les prémices d'un événement dont le monde nous est et devant nous, sans la fragile apparence de ce qui n'est que d'une image qui saigne, comme un symptôme ou comme un message.

L'exploration est celle d'un monde en proie à une sorte de déréglé, d'un monde dont l'exploration est en soi-même, sans autre fin. Mais la fièvre n'est pas une fin. Au regard de ce monde étrange, Barbara Navi ne tranche pas, laisse toute liberté d'interprétation. La fragmentation de ses représentations, leur décapage, les associations d'images, inventent des possibles qui visent à nous faire voir et sentir la souffrance des dimensions multiples. Pendant que nous, dans le monde, nous sommes devant un monde étrange, c'est elle, dans le monde, qui nous fait voir.

HG Gallery Paris 11e
21, 15 rue de la Folie-Méricourt, 75011 Paris
du 11 novembre au 17 novembre 2021



Art Paris 2021 : la figuration fait un tabac !

Art Paris peut se féliciter d'avoir ouvert le bal des grands salons d'art européens, enregistrant un record absolu de fréquentation avec près de 73 000 visiteurs pour 140 galeries conviées au Grand Palais Éphémère – dont la plupart en ressortent boostées par l'engagement des collectionneurs autant privés qu'institutionnels. Souhaitons que cette 23^e édition ne soit en aucun cas une tempête* dans un verre d'eau, et qu'elle redonne une belle impulsion à la peinture figurative qu'on croyait délaissée. Qu'elle redynamisera peut-être un écosystème beaucoup plus vaste que la crise n'a pas laissé indemne. L'édition 2022 prendra l'écologie pour thème, une opportunité peut-être d'y découvrir une plus grande diversité de formats, d'engagements, de matériaux et de médias.

Dimanche 12 septembre : il est 19 h passé, et après quatre jours de foire, l'atmosphère est encore fébrile sur les stands et dans les allées bondées tandis que les collectionneurs et les badauds reprennent un peu d'oxygène sous un soleil radieux, dans le jardin privatisé d'une parcelle du Champ-de-Mars. Qui pourrait penser que nous traversons une crise ? Au côté de poids lourds de l'art moderne – nouveaux venus à la foire parisienne – de jeunes enseignes ne cessent d'aligner les points rouges dans leurs lutins laissés grands ouverts avec désinvolture tandis que les galeristes ne savent où donner de la tête.

72 756 visiteurs ont été enregistrés à la fermeture contre 63 257 visiteurs en 2019 – année de référence pour la foire parisienne et 56 000 visiteurs en 2020, année de la pandémie. « Des galeries habituées comme Templon ont déclaré y avoir fait leur meilleur chiffre d'affaires, avec une vingtaine d'œuvres cédées dans une gamme de prix allant de 20 000 à 120 000 euros, tandis que Kamel Mennour et la Galleria Continua, qui participaient pour la première fois au salon, ont déjà annoncé leur intention de revenir l'an prochain », relaye dans son communiqué, la direction d'Art Paris. Idem pour les galeries Mayoral ou Daniel Boulakia, décidées à renouveler l'expérience en 2022. Plus d'une vingtaine d'enseignes d'art moderne conviées à cette 23^e édition renforçaient ainsi l'offre auprès de collectionneurs privés, mais aussi d'institutionnels dont la fréquentation aurait augmenté de 25%. La Tête bicéphale dite Barbu Müller, d'Antoine Rabany, (1900) proposée par la J.P. Ritsch-Fisch Galerie et annoncée comme record de prix aurait été acquise pour la somme de 400 000 euros par une collection française. Il était en outre assez réjouissant dans une foire d'art moderne et contemporain, de croiser au détour d'une allée, des portraits petits formats, très rigolos, de Pablo Picasso.



Mais ce sont avant tout de jeunes artistes émergents ou tout juste sortis d'école d'art – hommes ou femmes – qui firent le buzz d'Art Paris : ainsi les toiles, pour la plupart réalisées en 2021, de François Malingrèy, né en 1989 et révélé au salon de Montrouge en 2015, se sont vendues entre 2 500 et 23 000 euros, sur le stand Le Feuvre & Roze, dans un solo show « totalement sold out », m'annonce le directeur de la galerie à la fois comblé et désolé. « L'exposition de François Malingrèy, La chambre rouge, –une série de mises en scène de corps et de situations intrigantes autour du tableau, Nu dans la chambre rouge, peint par Wallotton en 1897 (ndlr) –se poursuit à la galerie, jusqu'au 18 septembre, au 164 rue du faubourg Saint-Honoré », dit-il, me tendant le catalogue de l'exposition comme pour s'excuser de ne pouvoir me céder une toile...

Le commissaire de l'exposition, Hervé Mikaeloff est aussi celui d'Art Paris 2021, à l'initiative de la thématique « Portrait et figuration. Regard sur la scène française » : « Dans une ère « post médium », l'art vivant questionne plus que jamais son rapport à l'image, affirme-t-il. En choisissant le thème du portrait, mon souhait était de présenter un renouveau de l'art figuratif. Au-delà d'un simple effet de style, le portrait permet aux artistes de construire un nouveau rapport au monde [...] C'est à partir du visage, qu'on peut considérer la manière de penser le rapport à l'autrui, derrière le visage de l'autre, il y a toute l'humanité. Représenter l'Homme, c'est finalement nous renseigner sur nos propres responsabilités vis-à-vis du monde », conclut-il.

Toile de Arnaud Adami (Arnaud Adami, Nicolas, 2021 Courtesy l'artiste et H Gallery, Paris.)



Toile de Dhewadi Hadjab (Dhewadi Hadjab, Sans titre, Courtesy H Gallery, Paris.)

Responsabilité, culpabilité, empathie ? Ce n'est pas par hasard que les collectionneurs se ruèrent sur la peinture hyperréaliste d'Arnaud Adami, de Bilal Hamdad ou de Dhewadi Hadjab. Ces trois jeunes artistes présentés par la défricheuse H Gallery ont immortalisé les arrêts sur image de portraits et postures de jeunes gens saisis dans leur réalité quotidienne : Thibault en costume de livreur (2020), Nicolas (2020), comme L'accident (2020) par Arnaud Adami, né en 1995 à Lannion, ou bien L'attente (2019) par Bilal Hamdad, né en 1987 en Algérie et lauréat 2020 de la Fondation Colas, font vibrer sur la toile, l'avenir désillusionné et précaire de leurs comparses issus de la diversité ou simplement rattrapés par une forme de déterminisme social.

Dans un registre existentiel similaire, les postures psychologiques des corps exténués de Dhewadi Hadjab – à peine sorti des Beaux-Arts de Paris – suintent autant la solitude dans l'intimité, que l'abandon ou l'épuisement après le travail. Si ses tableaux ont déjà rejoint des collections privées, le prix Rubis Mécénat, dont ce jeune espoir vient d'être gratifié, devrait nous permettre de découvrir un grand diptyque exposé à l'église Saint-Eustache du 7 octobre au 12 décembre prochain.

Ces trois artistes sont actuellement en résidence chez Poush Manifesto à Clichy, une ruche où là encore, Hervé Mikaeloff, co-commissaire de l'exposition en cours avec Elise Roche et Yvannoé Kruger, directeur artistique des lieux, nous invite à explorer l'écume des songes, jusqu'au 14 octobre. Mais à Art Paris pas le temps de rêvasser : une quinzaine d'œuvres ont été cédées dans une gamme de prix allant de 5 800 à 12 500 euros sur le stand de la H Gallery qui mettait également en avant la peinture plus impressionniste et mystérieuse de l'artiste déjà confirmée Barbara Navi, dont le grand triptyque Nouveau monde, une huile sur toile de 195 x 290 cm, réalisée en 2021, « a été vendu quelques heures avant la fermeture de la foire, pour un départ en Belgique », nous confirme Hélianthe Bourdeaux-Maurin, dont la galerie ouverte en 2016 s'est engagée dans une représentation à 50 % de femmes.

Au salon, les artistes femmes ont été véritablement plébiscitées cette année par le public pour la singularité de leur talent : la beauté troublante des portraits dissimulés dans le wax ou le coton Ikat d'Alia Ali impressionnèrent les visiteurs et firent la joie de son galeriste César Levy, qui par temps de confinement s'inquiétait que le public parisien ne puisse enfin découvrir la formidable exposition Mot(ifi)que consacre, jusqu'au 24 octobre 2021, la 193 Gallery à l'artiste, dans un solo show de 250 m², 24 rue Béranger à Paris. « Nous avons vendu à Art Paris, une vingtaine d'œuvres dont le prix peut varier entre 5 000 et 8 000 euros selon le numéro d'édition, clarifie César. Plusieurs acquisitions ont été faites parmi de grandes collections privées, mais surtout auprès du British Museum », souligne encore le galeriste en partance pour Amsterdam et déjà en préparation d'Art Basel (du 24 au 26 septembre).



Toile de Barbara Navi (Barbara Navi, Nouveau Monde, Courtesy H Gallery, Paris.)



Il y a des peintres qui peignent des choses possibles, d'autres qui peignent des choses impossibles, et d'autres encore qui superposent différentes réalités. La superposition des réalités est assez présente dans la peinture actuelle de ce que j'appellerais des scènes, scènes de paysage, scènes avec personnages. Pour sa part, il me semble que Navi superpose et juxtapose. Prenons par exemple le tableau 'Deus ex machina'. Si nous commençons par le pathos, c'est-à-dire ce dont nous pâtissons (l'affect), nous pouvons dire qu'un sentiment de désolation est ressenti à la vue de cette scène. Au premier plan, on a l'impression d'une évacuation rapide et paniquée. Au second plan (le fond), on pense à une scène de guerre... Ensuite, le mot qui me vient est « déchiffrement ». Il s'agit de déchiffrer le tableau. Ce n'est pas évident. C'est dans notre nature : nous devons interpréter. Je vois une scène de théâtre avec un tableau, qui sert de toile de fond. Mais, dans les deux cas, il n'y a rien pour reposer la vision, c'est chaos sur chaos. Et peut-être bien même que le paysage représenté sur ce que je tiens pour un fond n'est pas un fond, mais j'en doute. Au milieu de la scène et du paysage, se tient une forme allongée... Est-ce une personne ? Cette "forme" semble à la fois appartenir à l'espace de la scène mais aussi à celui de la toile de fond, ce qui est impossible et mystérieux. Navi s'amuse à juxtaposer temps et espace, obtenant de notre part une certaine confusion, qui nous fait nous redemander : « que voyons-nous ? » Et cette question restera suspendue, irrésolue.

Maintenant, observez, je vous prie, la manière dont Navi s'y prend pour faire exister tout cela. C'est une peinture pleine de matière, faite de touches tantôt visibles et tantôt non. Nous constatons à la fois un agglomérat de détails et de grossissements, mais le tout baignant dans une assez grande indistinction : quels sont ces objets au sol ? Vêtements ? Tissus ? Quels sont ces ses sortes de rotondités bleues, à droite ? Quel est ce paysage de fond duquel jaillit une sorte de jambe ? Tandis que là où se trouverait cette jambe il semble que de l'eau coure ? À bien regarder, on voit, j'y reviens, plusieurs occurrences de bleu ciel, les deux espèces de rotondités mentionnées, et puis une dans la forme triangulaire en bas à gauche, à côté de cette espèce de guidon de trottinette... ? Et puis, tout en haut, on trouve cet espace bleu, qui évoque un morceau de ciel et un demi corps de femme vue de dos... Y aurait-il donc quelque chose sous la scène ? Et puis, me questionnant toujours quelques jours plus tard, voici que je vois une figure assise, à droite... Ai-je raison ? Voyez-vous cette main ? Mais s'il s'agit d'une personne, quelle est cette chose bleue sur sa tête ? Mais alors, si c'est une personne, qui semble déchirer quelque chose (un livre ?), il s'agit aussi d'une autre personne à sa droite, penchée en avant ? (Toutes ces questions doivent bien amuser notre artiste...). Tout à coup, la forme que je voyais au milieu, j'y reconnais un visage, une statue...! Incroyable. On se demande combien se recèlent encore de pièges dans ce tableau ! Je suppose qu'un spectateur aurait peut-être tout de suite vu cette tête... Et peut-être pas. Et maintenant que j'ai vu cette tête, je ne peux plus y voir autre chose. J'aurais pu, du coup, couper le passage où je m'interroge sur la nature de cette forme... Mais faire cela serait tricher avec le processus de compréhension de l'image, et, du coup, tricher aussi avec le spectateur. J'ai commencé le 15 décembre à écrire sur la peinture navienne. Et je ne vois cette tête que le 24 ! Bien sûr que je ne passe pas toutes mes journées entières à regarder telle reproduction, mais j'y passe néanmoins un temps certain. Et voilà comment on vérifie la différence entre une artiste et un spectateur...



Barbara Navi, "Deus ex machina", huile sur toile, 102 x 130 cm, 2018



Prenons une autre image. "Alliance", 2019. C'est un tableau très lumineux, éclatant. Notez, aussi, les tons dominants — violet, vert, jaune, bleu turquoise —, Navi ne cherche pas la séduction immédiate, parce que tout cela est quasiment criard. Je ne dis pas que c'est laid, bien entendu, je dis que cet assortiment de tons met le spectateur, d'entrée, dans une position d'inconfort. Et bien entendu que cela est l'effet recherché par notre artiste. Je me fais la réflexion qu'on peut aussi penser à une image de film, sur une vieille bande VHS, avec certaines couleurs passées, car il y a ici quelque chose de cinématographique, car l'image s'inscrit exactement dans ce qu'on appelle, dans le langage cinématographique, le plan américain.



Barbara Navi, "Alliance", huile sur toile, 130 x 160 cm, 2019

Au premier plan, donc, une scène assez banale : deux jeunes enfants sont occupés avec leur chien, qui donne la patte. Tout ceci est inoffensif. Las ! Passé ce premier plan, les choses deviennent plus incertaines. Notez que le chien lui-même semble appartenir aux deux (voire davantage) mondes qui semblent se présenter ici ; regardez ce corps dont la nature se dissout dans celle du sol. Enfin ! J'écris « sol », je ne sais pas très bien de quoi il s'agit. Et regardez au dessus de la jeune fille, à droite : quelle est cette espèce d'oiseau à tête plongeante ? Est-ce une enseigne ? Nous serions tentés de pencher pour un rêve. Ce tableau restitue l'image d'un rêve. Mais est-ce tenable ? Je ne sais pas. Je me demande comment Navi remplit ce tableau, par exemple, quel est le motif de tout le côté droit à partir de l'oiseau ? Quel signifie cet empilement de formes colorées ? Un mur, qui délimiterait le dedans d'un dehors, soit le moment où le regard du spectateur s'élance ? Peut-être. (Un manteau d'Harlequin ? dans le langage du théâtre). On a beau avoir plus d'un siècle de peinture qui a quitté souvent les passages obligés de la mimésis, on cherche toujours à rationaliser ; enfin, il vaudrait mieux dire « comprendre » que « rationaliser », probablement ; car il n'existe pas d'art rationnel (lato sensu, nous avons le Design...). Donc, nous avons un sentiment d'étrangeté. Et puis, à partir de ce sentiment, on essaie d'explicitier. Voici : Les deux enfants rêvent d'avoir un chien, ils se situent au même niveau que le fragment de mur de droite, et donc à la lisière entre rêve et réalité. Cette

distinction recoupe peut-être celle que j'opérerais entre aspect et matière. L'aspect, c'est une forme qui pourrait prêter à une identité, tandis que la matière n'en a pas. Navi pratique les deux techniques d'application. (Quand je parle de "matière", je ne parle pas d'empâtements, bien entendu, mais de zones où la peinture se comporte comme un aplat. Il est bien évident que la touche de Navi est légère, voire très diluée par endroits). Je crois que d'un coup de pinceau Navi est capable de tout brouiller, c'est-à-dire de rendre perplexe la vision, de rendre hésitante la conclusion, et donc de la laisser en suspens. Cela ressortit à un talent certain, qui n'est pas si développé ou exploité que cela dans la peinture actuelle. Et j'aime cette capacité d'indécision et d'irrésolution, c'est assez courageux.

Passons à une autre image :

Bien sûr, les connaisseurs reconnaîtront ici un léger clin d'œil à Manet, celui d'un fameux déjeuner, n'est-ce pas ? Surtout côté gauche. Parce qu'évidemment, toute la partie droite, à partir du noir vertical, on se demande où on est... Le passage du noir en bas à gauche remonte sur le côté droit, rendant le réel vertébral. Des stores, ou des côtes ? Nous lisons de gauche à droite : une paire de pantalons à l'envers, ensuite, je ne sais pas, et puis une femme assise de profil, avec sur elle et au dessus, je ne sais pas non plus. À côté, un homme en retrait d'une femme. Que cherche à nous montrer Navi ? Je parlais de juxtaposition ; ici, gauche/droite. Deux scènes différentes. À un certain moment, nous nous promenons ou nous égarons dans ce qu'Alberti appela les superficies. Et nous aimons aussi ce moment quand l'œil revient sur tel endroit de la peinture en s'y cognant de nouveau comme la mouche voulant rentrer à travers le carreau de la fenêtre. Fenêtre ? Fenêtre réelle ou fenêtre-tableau ? Comment voulez-vous qu'Alberti croie vraiment qu'en dessinant un rectangle il produit une fenêtre par où il puisse voir ? Alberti était aussi architecte, il savait ce que c'est que de créer un espace en trois dimensions. Mais il savait aussi, en tant qu'artiste, créer un espace fictif, un espace dimensionnel dans lequel pouvaient se mêler histoires et temporalités, et dont l'interprétation resterait à la discrétion du spectateur... Enfin, nous ne pouvons que le supposer, car nous ne connaissons aucun tableau attribuable à Alberti... Mais, d'après Vasari lui-même, « les peintures de Leon Battista sont loin de la perfection ; il en reste fort peu et elles ne sont pas très belles. Ce n'est pas étonnant car il s'adonnait plus aux études qu'au dessin ».



Barbara Navi, "La Parade sauvage", technique mixte, 97 x 162 cm, 2016



'Idylle'. Trois femmes, et une petite maison, juxtaposées au paysage qui part loin, très loin. Perspective étrange, bout de piste (ce trait bleu-vert surgit d'où ?), contraste. Trois femmes sans visage. Et puis, au dessus, à gauche, on retrouve cette incision dans la réalité suggérée, que nous avons déjà vue ailleurs chez Navi. Voyez ce morceau de jaune, avec encore cette espèce d'arbre, comme dans *Deus ex Machina*. Le peintre dépeint, ou pas, certaines représentations de la réalité — dans le cas de Navi, il faut accorder effectivement au pluriel les termes ; ce qui a pour effet de compliquer la perception et son interprétation. Il est tacitement supposé, depuis longtemps, que le spectateur doit retirer de l'image donnée quelques éléments de signification (Wollheim, éminent et réputé critique, ne dit pas autre chose). Soit. Mais qui a décidé que le spectateur devait rendre signifiant ce qui ne se veut pas nécessairement comme tel ? Fait-on ce procès à la musique, par exemple ? En écoutant une Étude pour piano de Ligeti, en retirons-nous une signification ? Pas nécessairement ; voire pas du tout. En lisant un poème de Beck, sommes-nous en mesure de saisir immédiatement le contenu ? Non plus. Pourquoi la Peinture devrait-elle passer systématiquement la douane de la transparence ? La peinture de Navi nous fait douter des aspects de la réalité (ou non) qu'elle nous montre. Tout cela n'est-il qu'un décor ? Mais la Peinture n'est-elle pas que décor ? Oui, mais décor (du lat. class. *decus, decoris* « ce qui convient, ce qui est séant ») doublement entendu, voire triplement, avec panneaux amovibles, ce qu'on appelle le cadre mobile, dans le langage du théâtre, sauf que dans un tableau de Navi, il y a plusieurs panneaux mobiles. Au moins deux. Ils sont juxtaposés ou superposés (*Deus ex machina*). Regardez comme ce rocher au premier plan est travaillé. La fontaine au milieu, bleue, très bleue, comme les vêtements des femmes, qui tiennent chacune un objet rouge-orangé... dont la nature nous échappe.



Barbara Navi, "Idylle", huile sur toile, 60 x 80 cm, 2016

Un détail ci-dessus, et tout repère disparaît dans le non-reconnaissable. Ce gros plan permet de voir la vie de la peinture, en dehors de toute reconnaissance. C'est la vie de la peinture, qui s'applique ici et là, comme elle le peut, dans la contrainte du geste navien. On voit la trame en palimpseste, c'est bien de la peinture sur toile, ça respire. Qu'est-ce qui fait que nous avons une touche de vert plus insistante ici que là ? Qu'est-ce qui fait que le bleu perce dans le blanc ? Et l'élaboration de ce rocher... Très sophistiqué. Combien de touches pour y arriver ? À ce stade, c'est musical ; une partition chromatique, qui vibre sur les bords. La manière dont un peintre, une peintresse (1905) — comme disait Apollinaire —, applique sa peinture est un grand mystère.

Léon Mychkine

22 metro
VENDREDI 10 JUIN 2005

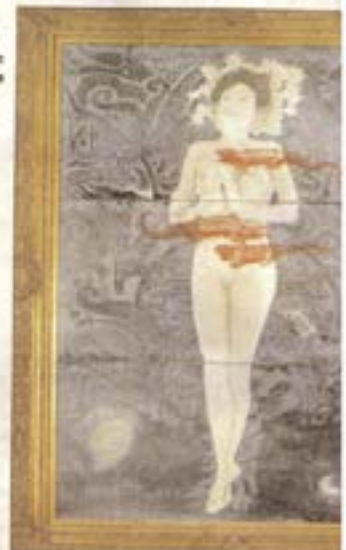
GUIDE/GALERIE

www.metro.fr



LE STADE L'ENFER, en dal-e-obscur, de Barbara Navi

MASHA WT, image de la femme selon Bernard Pons



Les trois temps de la galerie Séquier

La galerie des arts contemporains présente tour à tour trois artistes dans l'exposition "Une semaine sur l'autre".

C'est assez rare pour être remarqué : découvrir trois artistes aussi différents mais dont le discours soit d'une telle clarté. Il est bien question d'art contemporain, de cet art qui pourrait vous présenter une page blanche en tentant d'expliquer une métaphore sur le néant...

Un lieu accessible

La galerie Séquier, c'est autre chose. Xavier, galeriste, a pacifiquement compris la nécessité d'être accessible, de jouer, dans ses 220 m² d'espace, avec les styles et les créa-

teurs de tout poil. L'image est évidente à la vue des trois artistes qui composent "Une semaine sur l'autre".

Le travail de Barbara Navi est "une peinture de l'entre-deux. Je prends appui sur le réel, en faisant des croquis, des photos, sans jamais tomber dans le réalisme. Ce qui m'intéresse, c'est transcender une dimension du quotidien, de manière poétique et métaphysique". Un éclairage entre chien et loup caractérise ses huiles, représentant des paysages urbains ordinaires qui auraient basculé dans l'imaginaire. Une œuvre floue, comme une réalité voilée.

Bernard Pons aime l'émail et les femmes ? Rien à voir direz-vous, mais ce sont les idées principales de ses

œuvres. Il travaille sur une matière que tout le monde connaît, solide (l'émail est utilisé aussi bien pour faire des panneaux de signalisation que pour les navettes spatiales). Pour le sujet, Bernard a cherché à toucher le public. Les grands thèmes de l'histoire de l'art sont alors repris : le sacré, le rite et les femmes, car "tout le monde est fasciné par le corps féminin". Ni provocation, juste une volonté de faire réagir. Et pour le sens ? "Je m'amuse à mélanger les réalités en faisant du beau, très accessible et très joyeux. Pour moi l'art, c'est l'enjeu."

Alain Rodier (qui est présenté actuellement) est un touche-à-tout ! Encre à cristaux liquide, thermodynamique, utilisation de l'écriture comme une couleur, ses

sérigraphies réservent des surprises. "On ne voit jamais mes peintures de la même manière. J'aime explorer ainsi des techniques différentes". De grands formats représentant des hommes célèbres ornés de leurs propres textes, des collages et autres sérigraphies de l'époque où Alain a "découvert" Walter sont exposés à la galerie.

Trois parcours différents pour trois expositions individuelles qui seront prochainement réunis dans une ultime présentation. Leurs points communs : une clarté dans leur discours et un amusement certain à travers leur art.

ANNI-SOPHIE GAUCHTELOU

→ Galerie Xavier Séquier (Paris 10^e)
Tél. : 01 42 74 38 72



CETTE ŒUVRE signée Alain Rodier change de sens sous l'effet de la chaleur

Club Metro

A gagner

BARBARA NAVI

Les égarés

Les peintures récentes de Barbara Navi confirment ses qualités picturales mises au service d'un univers d'apparence familière. Le dessin de l'artiste, maîtrisant la couleur, construit des compositions ambitieuses. Des paysages d'une étrangeté tenant moins à l'absence de vie, hormis des chevaux libres et des formes humaines allusives, qu'à la contraction d'éléments empruntés aux sites les plus divers pour recomposer une nature improbable. Paysage rêvé, paysage imaginaire nés de ses lectures, de poèmes comme « Les poètes de sept ans » de Rimbaud. La peinture de Barbara Navi oscille entre deux poétiques, entre réalité et évasion. La réalité nous échappe et est transposée dans une narration interprétative qui ne cesse de juxtaposer des fragments du réel à des images nées des songes. Un monde en déroute, provisoire dans ses propositions, auquel l'artiste donne des apparences complexes où le sentiment hésite entre sérénité et inquiétude. D'une distance prise avec ce qui l'entoure, elle ne garde que l'enveloppe. Elle reconstruit alors un paysage à partir de détails qui s'emboîtent et se découpent par plans, creusant un espace vertigineux unifié par la lumière. L'apparente rudesse

formelle s'épaule d'une palette sombre aux tons froids où les bleus et les verts évoquent une méditation romantique. Proche de l'école de Leipzig contemporaine, Barbara Navi réveille le passé du Sturm und Drang et de Novalis. Les paysages de l'artiste sont ceux des forêts mystérieuses, des lacs à la frontière du monde matériel et du monde spirituel. Entremêler la vie et le rêve, le quotidien et l'éternité, la joie et la nostalgie, le proche et le lointain avec la présence de trouées et de nappes blanches. La technique de l'huile introduit une sensualité comme une dimension métaphysique que souligne une lumière enveloppante, gage de l'unité profonde du monde.

L. H.

Galerie de la Voûte, 42, rue de la Voûte, Paris XIII^e, tél. : 06 09 94 49 60 - Jusqu'au 12 novembre.



Barbara Navi, *Forêts, soleils, rives, savanes ! (d'après Rimbaud)*, 2015, huile sur toile, 97 x 146 cm. OR

•••

Galerie La Voûte



Avant l'aube, huile sur toile, 80 x 80 cm, 2014



La croisée des chemins, huile sur toile, 97 x 130 cm, 2015



Ambassadeurs, huile sur toile, 40 x 40 cm, 2015

BARBARA NAVI

LES ÉGARÉS, Paris 08 OCT > 12 NOV 2015
Vernissage 08 OCT 16h00 > 21h00

A l'heure du numérique et de l'image à tout-va, la peinture devrait tourner le dos à l'illustration du monde. Elle devrait rester artistique, elle devrait avoir un rôle compensatoire et évocatoire. La jeune génération de peintres figuratifs, après avoir assimilé la bande dessinée, emprunté au cinéma son imaginaire, à la fiction l'extravagance, nous séduit par la démonstration technique et virtuose de son talent. Le divertissement est à la mode. Les péplums satisfont les foules. Mais l'ailleurs est ailleurs. Et c'est pourquoi la peinture de Barbara Navi est remarquable. Son père est Manet et sa mère, l'inquiétude.

Elle amène à la vie les fantômes qui habitent le rêve. Dans ses toiles, les êtres, les choses, les paysages, les situations, les saisons semblent saisies par des volitions, des désirs, des anxiétés, des angoisses rejoignant les nôtres. Elle peint ce qu'elle éprouve et non pas ce qu'elle imagine. C'est sa particularité. Le style (et non pas l'effet de style) est ce qui se produit comme par miracle lorsqu'on est sincère et doué.

Elle ne reproduit pas ses modèles. Elle ne les réinterprète pas non plus. Elle les avale, comme si elle avalait un cachet. « Si tu mets en image tes pensées, tu verras qu'il en résulte un tout complètement déconstruit. » Ses modèles n'ont jamais de contours.

Elle rétrécit par moment la masse de ses silhouettes. L'image est grêle par endroits, lisse ailleurs. Elle s'accumule dans un coin du tableau et brouille la logique de l'ensemble. Aujourd'hui, plus que jamais, on peint son intériorité. Les portraits de l'artiste roumain Adrien Ghenie qu'elle apprécie, s'imposent avec force entre le passé et le délire. On est loin de la netteté du rendu de Mr Bertin peint par Ingres. A défaut de portraits, Barbara Navi peint des ensembles. Elle peint les égarés, les êtres et les situations déviés de leur trajectoire. Elle peint ce qui en dehors d'elle, devient elle.

Un nu n'est pas seulement un nu, c'est un ensemble. Le piano de Beethoven dans sa maison de Bonn représente pour un touriste l'instrument magique d'un très réputé compositeur. Il le regarde avec admiration. Un pianiste ou bien un compositeur, le regarde avec des frissons. De la même façon, un paysage, une nature morte n'est pas seulement une image que l'artiste reproduit. C'est le monde détourné de sa trajectoire, c'est-à-dire un saisissement. « Les fous ressentent mieux que personne ces choses », me confiait le peintre Gérard Garouste il y a deux mois. « La différence entre un peintre et un fou c'est que ce dernier s'en sort mieux. »

Pour arriver au corps, à sa masse, Barbara tâtonne à travers le vide. Elle cherche à saisir des contours. Affirmer c'est choisir. Chercher, c'est aller à l'aveuglette, dans l'inconnu. « Je commence par peindre l'espace immatériel qui entoure le corps. »

Que cela soit une montagne, le corps humain, un animal, un paysage, elle les reconnaît et les matérialise à partir de cette substance invisible qu'elle colore, qu'elle segmente à sa façon. Sa technique lui vient de son trouble. Elle est inimitable car elle seule l'a ressentie ainsi dans son désir de peindre. Lorsque ces corps sensiblement et délicatement se forment, la peinture tient bien son rôle fée. Finalement, peu importe si la peinture est le résultat d'une technique, d'une habitude. Elle est à la fois ce que j'attends et ce que je n'attends pas. Une matière qui vibre... c'est quelque chose.

Ileana CORNEA, Cluj, octobre 2015

Critique d'art, Ileana CORNEA a récemment assuré le commissariat du pavillon d'Équateur à la biennale de Venise


BARBARA NAVI *Leurs chances de printemps*

24Beaubourg / 27 mars - 06 avril 2019 Mer > Sam 13 : 00 > 19 : 00

Vernissage mercredi 27.03 18 : 00 > 21 : 00

24 rue Beaubourg 75003 Paris

Claude Guibert, commissaire d'exposition, journaliste
Barbara Navi : une œuvre en rhizomes

Vous qui, aujourd'hui, découvrez les nouvelles toiles de Barbara Navi donnant à voir avec "Leurs chances de printemps" sa création la plus récente, acceptez de pénétrer dans un espace-temps indéfini, prêtez vous à cette lecture d'un récit dans lequel les repères vous échapperont peut-être parfois. C'est la condition nécessaire pour appréhender le cheminement d'une artiste qui, loin de chercher à vous perdre, veut au contraire vous entraîner dans un univers inexploré dans lequel peinture et pensée n'en finissent pas de s'entremêler.

"Une germination qui attend son heure"

Faut-il parler de narration ? Oui mais pas une narration linéaire, continue. Nous devons aborder une peinture dans laquelle ce récit prend les voies d'une circulation souterraine, révélatrice d'une pensée en rhizomes. "Mes tableaux, nous dit Barbara Navi, naissent d'un processus de « formation par reprises, repentirs, corrections successives » dont parle Valéry. Rien n'est défini à l'avance. Je procède par l'association de divers matériaux iconographiques, des dessins, des films, des photos qui proviennent du flux Internet ou sont issues de mes propres recherches." Cette "Germination qui attend son heure" nous renvoie à Gilles Deleuze et Félix Guattari pour qui "Le rhizome est une antigénéalogie. C'est une mémoire courte ou une antimémoire. Le rhizome procède par variations, expansion, conquête, capture, piqûre." Ce qui est en question dans le rhizome, expliquent les deux philosophes, c'est un rapport avec la sexualité, mais aussi avec l'animal, avec le végétal, avec le monde, avec la politique, avec le livre, avec les choses de la nature et de l'artifice, tout différent du rapport arborescent : toutes sortes de "devenirs".

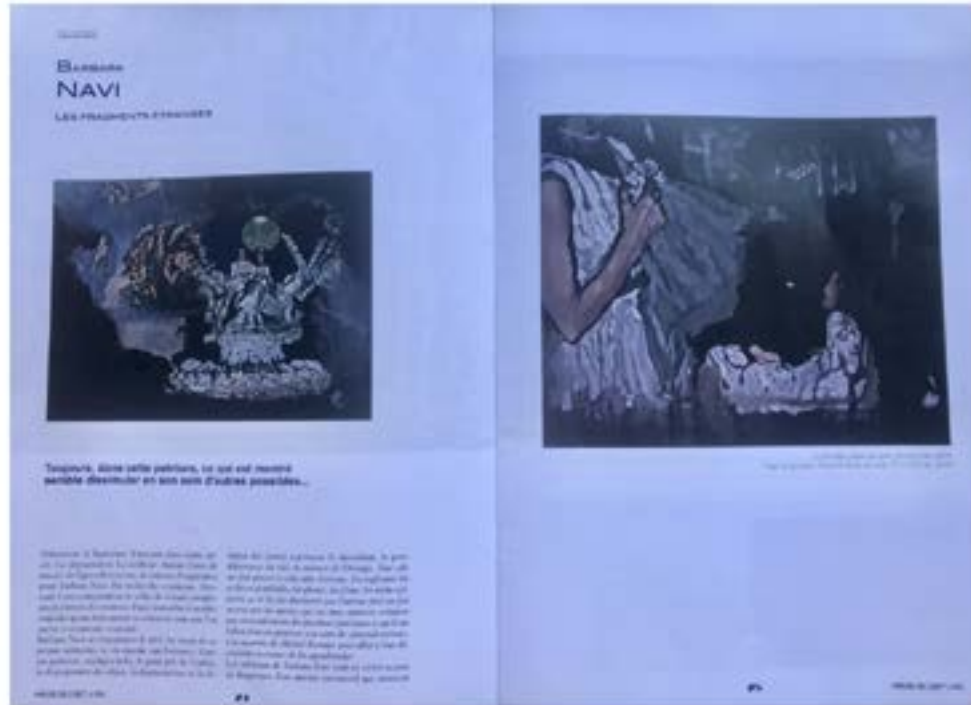
Nous y sommes. Barbara Navi, si elle met en place des dispositifs narratifs, ne s'astreint pas à une structure verticale contraignante. Ses assemblages s'élaborent à même la matière visuelle, à travers la vie imaginée et ébauchée de ses personnages. Sa peinture traduit cet échappement de l'organisation formelle rigide, ce désengagement des formes préétablies pour mieux explorer les voies opportunément ouvertes par cette pensée en rhizomes.

Une figuration en rémanence

La figuration elle-même, au fil des séries, se dilue, se disperse, les formes semblent pousser d'elles-mêmes sans organisation rigide, prévue, colonisent l'espace du tableau sans hiérarchie. Une notion de rémanence apparaît dans les formes comme la trace de ces instants passés et toujours présents. L'artiste joue sur cette conjugaison improbable du temps où passé, présent, futur, futur antérieur entretiennent le doute sur ce que nous voyons. Cette image rémanente est, par définition, à la fois passée et présente. "Dans mes tableaux, explique Barbara Navi le présent de narration restitue une trame nostalgique du passé et le futur antérieur a du mal à donner sa clé de compréhension." L'artiste fait avancer sa peinture au gré de ce temps suspendu, où passé et futur tissent dans sa toile un moment incertain.

Puis, après avoir intégré ces notions, oubliez les ! Laissez vous porter par ce que met sous vos yeux Barbara Navi : elle nous parle des hommes et des femmes, de l'histoire, de l'art. Elle nous révèle ses doutes, ses craintes, ses espoirs. L'espoir, décrit comme "La croyance modeste de cette série de tableaux", constitue donc la trame de cette nouvelle production. Cette trame entremêle histoire, culture, religion, mythologie, passé, présent, futur. L'artiste évoque « L'éloquence muette » de la peinture (Merleau-Ponty). Est-elle vraiment muette ? Une musique me semble s'élever de chaque tableau comme pour mieux nous associer à cette émotion générée par la peinture. Barbara Navi a travaillé en écoutant Monteverdi et Fauré. Dans sa précédente exposition, j'entendais, pour ma part, Gustave Mahler émaner d'"Anabase".

Dans cette œuvre un autre espoir se révèle : la peinture, après des millénaires, relie toujours les hommes et les femmes à travers un langage que Barbara Navi renouvelle avec une sensibilité qui nous touche.





Philippe Renaud, Poissons en eaux troubles, 110 x 140 cm, 2010

Poissons en eaux troubles

Philippe Renaud

«...J'ai voulu traduire physiquement au travers cette distribution par une série d'œuvres successives qui défilent successivement les espaces et les temps. Établissement de la conscience en plus latente - des formes - exploration de la perception au plus rapproché - Phénomène sous - terrain de construction accidentelle - Flair pour - et même d'élancement - Vertige plus que toute autre, cette série qui fait référence tout au moins aux premiers écrivains et des formes se font jour, et de nouveaux clubs se dessinent : ce n'est plus des objets qu'on y montre, c'est l'histoire qu'on y voit. Avec ses dessins à Tence de Chine, Michaël cherchait le « Enfin finalement / Enfin enfin finalement ». Il avait aimé « dessein les moments qui sont à tout fait le vie, donner à voir la phrase intérieure, la phrase sans mot, celle qui indéfiniment se décode successivement, et, dans l'histoire, accompagne tout ce qui se présente de dehors comme de dedans ». Bien qu'il y ait du flottement et du bricolage dans les motifs peints par Barbara Nari, ce n'est pas sur cette série de la ténacité vibrante qu'elle s'est engagée : le point de vue adopté, tenant pourtant le monde à distance, décide de s'y plonger avec témérité, avec pagaille. Un dehors qui serait en même temps dedans. Pas le même rêve de dépaysement ni de désengagement que chez Michaël. Pas le même minimalisme non plus : les formes ont encore des noms, les faits encore des causes, les phrases des mots. Là où Michaël cherchait l'éloignement, Barbara Nari cherche pour l'instant un temps suspendu : le moment exact du basculement. Quant à Verliane que nous venons d'évoquer, si le poète se laisse volontiers bercer par les grincements changeants des surfaces jusqu'à la dissolution de la conscience et l'effacement de la réalité, rien de tel chez le peintre : on voit clairement dans ses tableaux, dans la densité de leur structure comme dans la subtilité concertée de leurs touches, une envie d'en décoder l'essence. Chez l'auteur des *Amateurs sans paroles* Vapeurs et fumées chez l'un, aménage vers le feu chez l'autre. D'un côté, l'effacement de l'hablé ; de l'autre, l'archéologie du souvenir - où l'on retrouve les trous, les failles et les vides d'incertitude ou de temps que nous avons déjà vus.

Phénomène sous-croqué, Sémaphore, Flair jour et Vertige imposent à l'œil des formats verticaux qui offrent au regard de nouvelles perspectives, des échappées belles dans un passé que hantent autours l'écriture massive du présent. Ce n'est plus le vacarme des études ou des maus qu'on entend ici, mais le murmure assourdi de centaines très anciennes dont les aires se chevauchent pour le dire sans des syllabes tendues. Ici, enfin, le temps d'écouter le moment, et l'on s'adresse dans sa jeunesse comme dans une époque tout en liberté des autres - c'est aussi dans l'éclatant qu'inspiration moutonnée. Ils ces tableaux proposent étranges, qui nous entraînent à notre tour, vers l'antiquité antique d'un instant. Sous s'y précipitent, à la suite de ces personnages vus de dos, qu'ont-ils vu couronné celui de devant. Sous nous arrêtons sur le bord. Nous sommes les braves, les vains. Nous sommes vains eux, comme dans le noir.



Philippe Renaud, Phé, 110 x 140 cm, 2010

Flair Jour - par plus accablé, l'écriture propose à rebours vers un l'après, une temps grande grignoté par l'hablé comme un genre des autres corollé par d'élucubrations belles. Aménage par des blancs qui se trouvent un chemin dans un paysage accidenté forme comme une corolle, le corps de spectateur en est comme happé. Le phénomène, qui rappelle le vertige qu'on avait regardé dans les tables précédentes, les d'écroulement jusqu'à l'écrou.

Dans *Amateurs*, à l'ombre de ce qui s'est vu et fait des yeux, et tout à fait des mains, arrivés sur le bord d'une zone préparée, de nombreuses personnages sont face à face. Le regard de l'un des braves braves à deux entrées. Sur les côtés, enroulement, aménagement de blanc en de formes multiples, dessein d'élancement. Sur leur gauche, un premier plan, un deuxième chose dort sur le flanc, à moins qu'il ne soit mort depuis longtemps. Le temps est ancien. Il semble avoir depuis un temps chose en « temps d'attente ». Miracle d'immobilité - on se tient sur le bord impatiente d'un secret.

Dans *Phénomène* aussi, les personnages sont arrivés à distribution dans ce qui semble un « souvenir plus de chance et de regard ». Apparemment vides d'hablé anciens et nous comme s'ils étaient vides d'un côté, dessein d'élancement se dégage à peine de ce même blanc occupé de la mémoire. Nous sommes le dos, l'un est assis, l'autre d'attente vers une habitude dans un jardin en plein. Une chose indolente montre une grande ténacité. Enroulant à peine à la frontière de noir et de blanc, un seul personnage à gauche très moderne de langage ancien - nous l'arrêtons à une date récente, distingué dans l'ensemble - semble chanter des paroles avec un air de même blanc. Nous d'attente...



Philippe Renaud, Parallèle de sa main, 80 x 100 cm, 2010

Parallèle de sa main - l'écriture - jusque la voir s'y fait et présent l'écroulement que de lui être l'écroulé, on se s'y oppose plus, on propose aussi. On voit, on voit et regard s'échouant tout à tout tout préparé, comme simultanément une non plus une double impression merveilleuse : tantôt une révolution par capillarité, tantôt une dispersion par divergence. Comme dans ces jeux d'illusion optiques, on ne voit plus ce qui fait tout ni ce qui fait plus. Tout ce qu'on voit, c'est que ça bricole dedans, que ça bricole autour, que ça bricole dehors. Le peintre cherche à voir comme un dérivé mais il aime aussi à dériver il imagine sans dériver, en dérivant pas à pas, avec cette répétition d'écroulé et offre pour servir de trop en fait, de dériver le souvenir et les reliques du souvenir sont prises dans leur geste de nuit, comme les de la découverte des braves successives dans *Flair Jour*. C'est pourquoi plus qu'ailleurs le clair y compose avec l'écroulé, le lucide avec les tendues, le visible avec le noir.

Quant à la saturation assourdie de blanc l'hablé ou quand le noir d'hablé, les braves et les vains prennent le relais. C'est le Flair Jour d'élancement architecturaux braves. C'est aussi comme un flétri qui s'écroule par lui-même offensance au bord blanc, c'est fragile, bricole et éprouve à la fois - de cette opération des autres dans nous parlons plus haut, temps d'écroulé et archéologie brève, produit de blanc. Plus de grands aplats d'écroulé, mais un genre multiple pour représenter les braves tout en les ménageant, dégage des architectures la densité présente, souligne non plus d'une modernité dérivée mais d'un souvenir toujours vivant, toujours tendu - un souvenir « change d'écroulé d'un site et visible se composent, s'équilibrent un instant, l'écroulé. Silhouettes successives dans pour l'écroulé dans un flétri de tendues, enroulement d'hablé en chaire vive et de rigueur protée, et, en outre de ce flétri bricole de ces « nous chères qui se sont vues », le petit ombre bricole de cette flétri en cubes à qui, à droite et à gauche, tout peut venir et minéral.



Philippe Renaud, Phé, 110 x 140 cm, 2010

Cette lettre blanc, nous en retrouvons le silhouette au pied de l'écroulé. C'est la première fois qu'on voit la tête d'un chat, et tel pourrait être celui de notre personnage qui porte une main à sa tête. Il peut aussi - ou du moins d'elle s'échoué des paysages sont certains, dans un vacarme d'écroulé et de craquement d'arbres, sont en train de s'écrouler. La mise en scène, qui prend les dimensions d'un dessin complexe, est profondément équilibrable. Ne sera-t-elle jamais quelle terrible table, bricole mais belliqueuse, c'est jointe entre les deux personnages qui se trouvent sur le bord de leur mains, un deuxième niveau à la droite de tableaux ? Tout ce trouble ailleurs, tout visible. Le couple se tient à l'équilibre du bord impatiente qui bricole au cœur comme un incommensurable pictural - le même, peut-être, que celui qu'on devinait dans *Relaps*, et qu'on voit, ici en la, la couleur. Néanmoins, pas de panique : ce tout. C'est tout. La stupéfiante beauté de ce tableau, qui se compose de plusieurs, vient notamment de ce qu'il accompli le miracle d'un écroulé dont on est soit indolent, et qu'on se la peinture on fait à distance pour en faire une seule architecture, une splendide composition de couleurs. Quel silencieux étonnement, pourtant ! Quel valable travail ! Et quelle opération massive de composer d'écroulé et présente l'écroulé on aura vu autant de visible dans un dessin. C'est peut-être une des définitions de la beauté. Qu'il y ait un tableau qu'il perdite comme les précédents dans l'œil de la mémoire - comme en le dit du cycliste : au dessus, le bleu orange de la nuit écroulé agit comme le regard hallucinant du blanc protée récemment de dessin. Surtout, l'écroulé ? Pourquoi pas. À condition d'écroulé qu'on, contrairement à la plupart des tableaux de ce courant, il y a dérivage de protée que l'écroulé plus d'art que d'écroulé, plus de flux que de flétri - quelque chose comme l'écroulé étonnement de la vie, la dit présence ou la vie.

Immédiatement ailleurs, l'écroulé de Barbara Nari ne se fait aimer que lentement parce que ses vains sont obligés. Des scènes se jouent qui nous entraînent en nous désengageant : on bricole, elle craque beaucoup d'un regard qui, pour bien des raisons, une certaine tendance de l'art incline davantage aujourd'hui à apprécier l'écroulé d'un geste plutôt que le geste d'une histoire. Mais les deux exigences ne sont pas exclues l'une de l'autre. On se fait pas grief à un poète dramatique pas plus qu'à un cinéaste de raconter une histoire. On voit aujourd'hui quel drame s'est joué lorsque Van Gogh peignit le ciel de nuit. Nous devons donc plonger dans la scénographie de Barbara Nari pour en entendre, accorder, les scènes dramatiques. Comme chez un Kafka en *Illusions*, un Epichos en *écroulé*, un François Tanguy en *écroulé*, c'est grâce à leur construction qu'elle parvient à tenir les lignes qui le traversent à distance respectueuses. Quand bien même elle dérivait seule - la clé de cette parole sauvage -, elle en aura fait des tableaux. Mais il pourrait que soit le drame, celui-ci ne suffit pas à faire œuvre. Le prodige, nous espérons l'avoir montré, est ailleurs - dans une orthographe du paradigme complexe de haute bricole et qui fait jointe autant l'écroulé que l'écroulé.

Philippe Renaud

bazis
project space



Deus ex Machina huile sur toile, 102 x 130, 2018

A room elsewhere, or the narrow escape

Ilieana Cornea (Artension)

The subject of Barbara Noz's paintings is often escape, breaking out from the framework. Escape from the real space and ordinary time of our lives, because we are being called by an elsewhere, or because something unusual is about to happen.

When painting, she seems to be thinking, to be putting the world at a distance, as if she were telling herself that was a narrow escape.

She paints through shadows, she does not paint objects, but their flicking reflections.

She paints the space-time peculiar to our strange sensation when faced with an event whose meaning remains unclear and perhaps distressing.

She shows a reality in disintegration, withdrawn into a dream. A reality on the fringe, where fact confronts a dream.

The atmosphere oscillates between dark and light colors, space escapes from space: the head of an ancient sculptor, thrown into a landscape, tumbles down inside a room by turning it upside down. (Deus ex machina, oil on canvas, ...) The disembodied painting spreads out within the finished canvas. This distortion recalls Manet's *L'Espion sur l'Herbe*.

"A room elsewhere" is this other canvas where a business tumbles within a landscape inspired by the rolling hills that surround the town of Cluj.

It is also the subjectivity of an artist driven by desires of discovery and travel, in search of herself. But the soul of the traveller re-joins the traveller after the physical person, so say the American Indians. And then, the landscape of the soul vacillates in the imaginary light of a dream.

Une chambre Ailleurs ou l'échappée belle

Ilieana Cornea (Artension)

Dans la peinture de Barbara Noz, il s'agit souvent d'évasion, d'échappée hors du cadre. Echapper à l'espace réel et au temps ordinaire de notre vie, parce qu'un ailleurs nous appelle, où un événement insolite se prépare.

En peignant, elle semble cligner des yeux, mettre le monde à distance, comme si elle se disait, je l'ai échappé belle.

Elle peint à travers des ombres, non pas les objets, mais leur reflet fuyant.

Elle peint l'espace-temps propre à notre étrange sensation devant un événement dont le sens reste encore flou et peut-être inquiétant.

Elle montre une réalité en lambeaux, escamotée par le rêve. Une réalité à la marge, où l'évidence s'oppose au rêve.

L'atmosphère oscille entre les couleurs sombres et claires, l'espace s'échappe à l'espace : la tête d'une sculpture antique, jetée dans un paysage, dégringole à l'intérieur d'une pièce en la mettant sens dessus.

dessus. (Deus ex machina, huile sur toile, ...) Le tableau éverté se regard dans le tableau achevé. Cette mise en abîme rappelle la composition du Déjeuner sur l'Herbe de Manet.

« Une chambre ailleurs » c'est cette autre toile où, une chambre à coucher bascule dans un paysage inspiré par les collines ondulantes qui entourent la ville de Cluj.

C'est aussi la subjectivité de l'artiste traversée par des objets de découverte et de voyage, à la recherche de soi. Mais l'âme du voyageur rejoint le voyageur après la personne physique, disent les Indiens d'Amérique. C'est ainsi que le paysage de l'âme vacille dans la lumière chimérique d'un songe.

O cameră departe, sau era cîr pe ce...

Ilieana Cornea (Artension)

În pictura Barbarei Noz vorbim de fugă, de evadare, de ieșire din cadru.

O sculptură din spațiu real, o eclipsare din timpul linear, o cameră spre departe, unde ceva insolit se pregătește.

Cînd pictăm, parcă clipșim din ochi, ne distanțăm de realitate, ca și cînd și-ar recita ei înșiși, am scapat cu bine.

Pictăm prin umbre.

Pictăm spațiu și timp unei senzații emoționale neclare, îngrijorătoare chiar, a fost cîr pe ce să se întîmple ceva ciudat.

Acasă o realitate obiectivă, în afară de fantasmă.

O realitate de frontieră care se desface spre via. Imaginile se încrețesc și se clarifică între culori obscure și culori desluminate.

Aruncat într-un peisaj, capul al unei sculpturi antice săvîrșește peste o încălțare distragînd atenția.

Tabloul epinează învadații culturale ieșite din cadru. (Deus ex machina, ulei pe pînă...) Acest exemplu de "mise en abîme" amintește ceva din compoziția tabloului « Déjeuner sur l'herbe » a lui Edouard Manet.

Pe o altă pînă, un dormitor plutește într-un peisaj inspirat de colinele din jurul Clujului.

O cameră departe este de asemenea subiectivitatea artistului transformată de dorința de a descoperi, de a călători și de a se cunoaște pe sine. Suferință călătorească călătorește întotdeauna după persoana. Fără a se afla, spre indieni din America, precum peisajul sufletului se clarifică în lumina onirică și vizuală.



Deus ex Machina huile sur toile, 25 x 25 cm, 2018



Deus ex Machina huile sur toile, 97 x 130 cm, 2018



Clothilde Scordia

Clothilde Scordia
ANABASE 24Beaubourg 2016



Idylle, huile sur toile, 60 x 60 cm, 2016

« C'est qui chaque jour plus loin du lieu de leur naissance, c'est qui tient chaque jour leur bagage sur d'autres rives, versent leurs larmes chaque jour le cœur des choses illégitimes ; et moussant les flots vers leur source, entre les vagues appauvries, ils sont gagnés soudain de cet rélat sévère où toute langue perd ses ancrures ».
Saint-John Perse, *Éloge*

Anabase, l'exposition de Barbara Navi, convoque en premier lieu le souvenir des Dix-Mille, ces mercenaires de l'expédition antique gréco-persane dont le témoin et rapporteur se nomme Xénophon. Le mot grec *Anabasis* peut se traduire littéralement par « la (re)montée ». Chez Xénophon, il s'agit de la « remontée » des mercenaires, de leur retour à la mère patrie, à la fin de la bataille de Cunaxa qui a vu les armées perses triompher. Abandonnés dans l'immensité de l'empire perse, privés de leur chef Cyrus, les mercenaires se voient contraints d'errer pour rejoindre leur foyer. Cette expédition aussi difficile que formatrice est une métaphore de l'émancipation. La réflexion picturale de Barbara Navi se situe ici-même : comment l'homme peut-il s'affranchir de l'ombre de sa défaite, faire contre mauvaise fortune bon cœur ? Il doit partir en lui-même et en cette aventure de la « remontée » qui comporte bien des incertitudes, bien des épreuves.

En quoi les œuvres de Barbara Navi nous interpellent-elles, quels souvenirs font-elles remonter en nous ? Le mystère tacite qui les habite nous interroge sur nous-mêmes et provoque un sentiment d'inquiétante étrangeté. Peut-être est-ce parce que la matrice de nos souvenirs, de nos émotions est marquée de façon indélébile au plus profond de nous. *Anabasis* se réfère ici explicitement à l'expérience intime relatée dans le film *Solaris* d'Andrei Tarkovski. Paris explore la planète Solaris, tentant de percer ses secrets, des scientifiques se trouvent pris au piège de leur propre passé, de leurs propres émotions et craintes, et voient défilier dans l'enceinte de leur station orbitale les fantômes des êtres chers qu'ils ont perdus sur terre. Leur perspicacité scientifique, leur raisonnement ne parviendront pas à les empêcher de sombrer dans une profonde mélancolie. Pourraient-ils échapper à ces apparences illusives, entreprendre « la (re)montée » vers la terre ? Tel est l'enjeu existentiel et visuel d'*Anabasis*.

Les postulats narratifs du film de Tarkovski sont remaniés. *Anabasis* fait le pari du retour là où *Solaris* semblait l'exclure. La parenté avec l'allégorie de la caverne de Platon devient alors évidente. Il faut se débattre des fantômes sidérants, il faut les combattre pour accéder à sa vérité. La figure de l'homme-témoin par qui un nouveau départ devient possible est celle de Chris Kelvin, il s'agit d'un personnage clé de l'exposition qui apparaît dans plusieurs tableaux. Chris ne demeurera pas dans le culte mélancolique de l'aimante perdue. *Anabasis* décrit son voyage de retour à soi, cette construction de soi à travers les épreuves, à travers les incertitudes et l'étrange. Les flashbacks, les réminiscences et les rêves de Chris Kelvin forment les étapes de la traversée.

Clothilde Scordia

Plus de place pour Shanghai ?
Ne décalez pas votre voyage.
Passer par Shanghai avec Lufthansa !

DESIGN **CRÉER UN COMPTE**

PARISart CONTACT

photo danse design
art contemporain video

Newsletter

ASSEMBLÉE

ART

PHOTO

VIDÉO

DESIGN

DANCE

CRÉATEURS

LIVRES

ECONOMIE

AGENDA | ART



Barbara Navi Sanctuaire des minuscules 20 oct. - 06 nov. 2008 Paris, Fat Galerie

Le travail de Barbara Navi puise son inspiration dans le réservoir d'images disponibles en circulant sur son écran d'ordinateur. Ses "Sanctuaires des minuscules" se dégagent une atmosphère inquiétante et une effrayable beauté.



Barbara Navi, Promenons-nous, 2008. 182 x 130 cm. Acrylique et huile sur toile.

Courtesy Fat Galerie © Barbara Navi

Barbara Navi

[Retour](#)

Rechercher une expo

Choisissez votre recherche

ÉDITORIAL Voir tous les éditeurs

Face à l'influence, l'art coûte que coûte

Crise financière, crise économique, peut-être crise sociale, sinon crise politique : à cause des turpitudes des banques, le système lui de toutes parts et menaçamment le prochain Conseil européen de Madrid. Les établissements les plus puissants s'écroulent dans la tourmente. Toutes les bourses plongent. Et les puissants percent à masquer leur impuissance. De G4 à Paris, on G7 à Washington, puis en Europe à nouveau à Paris, avant le prochain Conseil européen de Bruxelles, rien n'est (apparemment) réglé pour contraindre les trichés, pour affaiblir le dilatoire et éviter la contagion... Et pour prévenir les mouvements de panique.

[Lire la suite](#)

ACTUALITÉ

Communiqué de presse

Barbara Navi Sanctuaire des minuscules

Fat Galerie est heureux d'accueillir les œuvres récentes de la peintre Barbara Navi. L'artiste nous propose d'explorer nos vies minuscules où le sentiment de déréliction côtoie une forme d'harmonie.

Déployés sur les deux étages de la galerie, l'exposition "Sanctuaire des minuscules" regroupe une série de dix

VERNISSAGE + INFOS PRATIQUES

Le créateur :

Barbara Navi

Le lieu d'art :

Fat Galerie

BLOGS Voir tous les blogs

Que d'Art
"Que quelqu'un se serve du langage pour dire ce qu'un ministre est malade ne fait pas encore de lui un échoué" Karl

[Lire la suite](#)

Devenir
La photographie

Paris, Fat Galerie, Barbara Navi, Sanctuaire des minuscules

23/10/08 15:21

tableaux petits et grands formats : l'occasion de découvrir une artiste en constante évolution.

"Mon travail puise son inspiration dans le réservoir d'images disponibles ou circulant sur l'écran de mon ordinateur. Je procède à des prises de vue ou à des captures d'écran qui me permettent de remanier à ma guise ce matériau épars.

Une trame narrative s'esquisse alors qui m'oriente selon sa tonalité affective propre. Tout se passant comme si une tension insoluble devait trouver dans la mise en oeuvre le fil indéfini de son dénouement."

Une folie, un bastion, un château. Une enclave qui se replie en son for intérieur pour tenir à distance le regard indiscret de ceux qui l'approcheraient.

Sanctuaire qui renferme l'atmosphère inquiétante d'un mal conjuré. Sérénité des alentours où l'on sent poindre aussi la tension ineffable d'un drame qui a eu lieu.

En choisissant d'implanter le décor narratif, Barbara Navi retrouve la thématique de la réclusion, du bannissement qui l'avait conduite à explorer les sentiers désaffectés de la banlieue. Ces minuscules ont l'air de maîtres qui résident en leur demeure.

Ces délinquants ont quelque part les pieds sur terre. Leurs rêves soustraits à l'impudence de celle qui ne s'exhibe pas, les ont absous.

A l'orné voyeur qui se penche, haïmant, sur leur vie minuscule exposée, la peinture a donné en pâture son leurre imaginaire. Beauté devant laquelle il dépose son regard, comme on dit "déposer un souverain".

C'est dans le sentiment d'une étrange proximité entre la beauté et l'effroi que Barbara Navi puis le leitmotiv de son inspiration.

Vernissage
Jeudi 30 octobre, 18h-21h.

• Page 1 / 1

VERNISSAGE •
INFOS PRATIQUES •

Dans la même rubrique

- ▶ **Julien Berthier**
Evaluation 360°
- ▶ **Mark Handforth**
Mark Handforth
- ▶ **Sigalit Landau**
Salt Salls + Sugar Knots
- ▶ **Zineb Sedira**
Shipwreck : The Death of a Journey
- ▶ **Gary Hill**
It's turtles all the way down
- ▶ **Thomas Grünfeld**
Salon
- ▶ **Tabias Rehberger**
I spent a lot of money on booze, birds and fast cars. The rest I just squandered
- ▶ **Patrick de Gilo de Besses, Jong-Sung Jo**
Patrick de Gilo de Besses et Jong-Sung Jo
- ▶ **Doug Aitken, Francis Alys...**
Expected Mexico Unexpected
- ▶ **Janaina Tschäpe**
Dragoens
- ▶ **Atelier van Lieshout, Eric Baudelaire...**
Seconde nature
- ▶ **Delphine Colinet**
Encore une fois



les objets

J'adore les objets, les plus communs en général, ceux qui vont terminer à la poubelle, au mieux au centre de tri sélectif. Moi je fais le pari que ces objets peuvent encore entrer en scène une dernière fois dans un contexte artistique fort.

GALERIES PERSO



Beauvais
13 septembre
9 novembre 2008
www.photomaiales.fr

GALERIES PERSO [Tout voir •](#)



Luc Pelletier
Masticiens



Julie Goger
Acte de naissance de Chéri
Creuvre



PETER M FRIESS
[Cuttings]

ECHOS [Voir tous les échos •](#)

30 oct. 2008 : Faire l'un réfrigérateur pour les colocataires... L'artefact du collectif Design Sans Endroite 2008, Stefan Buchberger présente...

13 oct. 2008 : Depuis plus de dix ans, le photographe Jérôme Bel interroge la danse contemporaine. Son catalogue rétrospectif 1994-2008 est désormais...

01 oct. 2008 : La Biennale de la Danse de Lyon (6-30 septembre 2008) vient de se conclure. Regards sur plus de trois semaines de propositions multidirectionnelles.

FORUMS [Voir tous les forums •](#)